Carmelo Virone
Prêteur sur langage

1

Comment lui, François Bottin, un des banquiers les plus respectés de la place, parvenu au faîte des honneurs pour son incomparable contribution au Système public, ainsi que l'avait souligné le Président, comment s'était-il retrouvé à la tête de l'insurrection, au lieu de poursuivre sa brillante ascension sociale en jouissant de tous les avantages que lui offrait sa position ? Comment avait-il abouti dans cette prison, condamné à 101 ans d'incarcération pour atteinte aux intérêts supérieurs de l'Etat ? Il se sentait devenir fou à force de regarder l'intrigant croquis qui apparaissait ou disparaissait sur la paroi jaunâtre de sa cellule suivant la façon dont s'organisait la vision, obscur portrait qu'il ordonnait sans fin, y traquant l'apparition d'un signal plus sûr, dont il aurait aussitôt saisi la signification. Mais l'image se dérobait ; il lui fallait recommencer, débusquer les lignes, les ombres, les reliefs ; des vols d'insectes brouillaient son regard ; son esprit s'égarait, toréador prends garde.

Tout était de la faute de ce fichu ivrogne, de cet écrivain à la noix qui l'avait embobiné. Il revoyait sa barbiche en pointe, la verrue qui attirait irrésistiblement l'attention sur le bout de son nez, son sourire et ses yeux malicieux. Il n'était encore que le tout jeune gestionnaire d'une modeste agence bancaire à l'époque, même si déjà la Direction régionale lui avait fait savoir qu'elle appréciait son zèle et ses performances. S'il l'avait rembarré, au lieu de lui prêter une oreille complaisante, quand il lui avait exposé cette idée qui allait permettre au Consortium, en quelques décennies à peine, d'étendre son emprise sur l'ensemble de la planète ! Au lieu de ça, il lui avait proposé un rendez-vous, après la fermeture des guichets, nous serons plus à l'aise, vous pourrez m'exposer votre idée en détail, je vous attends à 18 heures, Monsieur Perec.

Perec était arrivé à 18 heures précises, une bouteille à la main. Avant de commencer à s'expliquer, il avait absolument tenu à faire au goûter au 𝒟irecteur de son agence préférée (il avait mis une très ornementale majuscule de déférence au mot directeur) un de ces guignolets, vous m'en direz-vous des nouvelles. La guigne n'est pas qu'une cerise, hélas. Puis, avec un air de conspirateur, il avait commencé une leçon d'économie : « Ce qui fonde la valeur, c'est la rareté… »

Au bout de quelques heures, l'alcool aidant, il avait réussi à le convaincre, lui, le gestionnaire modèle, qui avait fondé jusqu'alors sa carrière sur la prudence. A sa décharge, il n'avait jamais rencontré chez personne auparavant une telle faconde. Et le produit financier que l'écrivain lui proposait de mettre en vente était tout à fait novateur, génial même. Tout le monde aimerait être riche, s'habiller, regarder, sourire, comme des gens riches. Tout le monde, ou à peu près, avait une langue pour parler…

- Quel rapport, Monsieur Perec ?

- Au moins 15 %, je vais vous expliquer. Mais reprenez donc un coup.

Perec était toujours à court d'argent. Son emploi de documentaliste au CNRS n'était pas bien payé. Ses livres se vendaient un peu, surtout celui qui avait obtenu un prix littéraire trois ans plus tôt, mais les droits d'auteur ne suffisaient pas à couvrir ses dépenses en boissons alcoolisées, d'autant qu'il se montrait extrêmement généreux avec les amis qu'il entraînait dans ses beuveries. En outre, il jouait aux courses, sans miser jamais sur le bon cheval. Il avait emprunté à plusieurs reprises à l'agence de petites sommes qu'il tardait à rembourser. On avait dû lui refuser de nouvelles avances. C'est alors qu'il était venu présenter son idée, en se proposant comme cobaye pour l'expérimenter.

Le seul bien dont chacun disposait en abondance, c'était sa langue maternelle. Certes, dans ce domaine comme ailleurs, les inégalités étaient flagrantes. Certains possédaient un vocabulaire très riche ; d'autres, moins instruits, n'utilisaient qu'un lexique beaucoup plus réduit. Mais l'immense majorité des gens vivaient dans le sentiment que, parvenus à l'âge adulte, ils avaient capitalisé plus de mots qu'il n'en fallait pour couvrir leurs besoins. Il ne leur coûterait donc rien de se passer de quelques-uns d'entre eux. Sa trouvaille était de lancer un service de prêt sur langage – une sorte de Mont de Piété où les mots serviraient de caution. Avec un taux d'intérêt alléchant au départ, les gens n'hésiteraient pas longtemps à échanger des mots moisissant dans un recoin de leur mémoire contre du bel argent frais, qui leur rendrait la vie plus agréable. Le bénéfice pour la banque serait double : d'une part, elle multiplierait les prêts, alors que le marché avait une fâcheuse tendance à la stagnation ; d'autre part, comme, inévitablement, certains clients ne sauraient pas tenir leur langue et tenteraient d'utiliser des termes mis en gage, il serait aisé d'imaginer un système de pénalités qui ferait croitre les taux d'intérêt avec le temps.

Ce diable barbichu était venu à bout de toutes ses objections. Ils avaient signé un accord. Il croyait à présent le voir ricaner sur la paroi de sa geôle, il entendait rebondir l'écho narquois de ses paroles, merci beaucoup, Monsieur Bottin, vous ne le regretterez pas, a-a-a-ah.

La nuit avait été pénible, traversée de cauchemars. A son arrivée au bureau, il s'était empressé de relire le contrat, n'en croyant pas ses yeux. Comment avait-il pu à ce point s'en laisser conter ? A la réflexion, cependant, il s'était dit qu'il n'avait peut-être pas fait une mauvaise affaire. La négociation avait été rude ; ce Perec était un gourmand. Mais il avait réussi à se montrer intraitable, malgré l'alcool qui lui embrumait la cervelle et malgré l'indéniable sympathie du bonhomme. Le prêt qu'il avait accordé était important, mais l'engagement pris par Perec tenait de la folie. Contre la somme qu'il demandait, il avait mis en gage rien moins que la lettre E, la plus courante de la langue française ! Et ce présomptueux avait relevé le défi d'écrire un roman d'au moins cent pages sans jamais recourir à cette voyelle. Il avait du culot, mais il y perdrait sa culotte.

Il avait dû déchanter, moins d'un an plus tard, quand l'écrivain lui avait apporté le livre qui effaçait sa dette : *La disparition*. Il n'avait pas compris grand-chose à l'intrigue, mais il avait bien été forcé de reconnaître que pas un seul E ne s'y trouvait.

Le plus terrible à supporter avait été les critiques élogieuses que cette publication avait suscitées dans la presse intellectuelle. Si encore les commentaires n'avaient souligné que la prouesse technique. Mais certains s'évertuaient à voir dans ce « roman lipogrammatique », comme ils le désignaient pompeusement, la trace d'une destinée tragique, où se lisait la disparition de « Eux » - les parents que l'auteur avait perdus prématurément durant la Seconde Guerre mondiale. Foutaises ! Tout ce qu'il avait voulu, en liposuçant de son texte la cinquième lettre de l'alphabet, c'était de l'argent pour se bourrer la gueule, ce salaud.

Il avait bien été forcé de lui rendre sa voyelle. L'autre l'avait remise en bouche et s'était mis à répéter : le bec de Perec est le bec de Perec est le bec de Perec…

Il aurait dû lui tordre le cou, à ce perroquet qui le narguait, lui faire avaler sa perruque, au lieu de lui laisser lâcher ses fientes sur les murs de sa cellule, il en était sûr maintenant, c'était cet écrivain d'opérette qui avait tagué cette chambre qui serait la sienne à perpette. Perpette ! Perpette !

Un coup sur la porte de la cellule. Le gardien qui lance à travers le judas : « Du calme, Bottin ! » Des pas qui s'éloignent. Ne plus crier. Maîtriser son souffle. Retrouver ses esprits.

2

« En vous octroyant la médaille du Mérite suprême, cher François Bottin, le Consortium entend récompenser votre incomparable contribution au Système

public. » Et le Président lui donne l'accolade avant de se rasseoir, tandis que le public applaudit à tout rompre. Il sent les larmes lui monter aux yeux, se tourne vers sa femme et ses enfants, assis au premier rang, au milieu des dignitaires continentaux. Eva et Carolus semblent pétrifiés par la solennité de l'instant. Le garçon esquisse cependant un petit geste de la main à son intention, il a du cran, ce petit. Bottin lui répond par un clin d'œil. Quand il croise le regard d'Anabelle, il ne remarque pas tout de suite que quelque chose cloche. Son air fermé, ce doit être l'émotion. Un gros oiseau au plumage bariolé s'est posé sur son chapeau, mais elle ne semble pas en être gênée. Elle est renfrognée, perdue dans ses pensées. L'oiseau s'envole ; c'est un ara somptueux, à dominante rouge. Sa queue est extraordinairement longue. Il s'approche de l'estrade. Personne n'y prête attention. La sécurité ne fait rien pour l'écarter. Il se pose sur l'épaule du Président, qui ne bronche pas. François veut crier. Aucun son ne sort de sa bouche. Le Président se lève, tourne la tête vers l'ara, qui vient délicatement se poser sur sa main. Il lui murmure quelque chose en désignant François et l'oiseau s'élance dans sa direction en répétant : Perpette, perpette !

- « Du calme, Bottin ! » La porte s'ouvre. Un gardien l'empoigne par les épaules. Un autre lui saisit le bras. Il sent une seringue s'enfoncer sous sa peau.

3

On a dû lui donner un sédatif. Il a dormi plusieurs heures sans broncher. La nuit est tombée à présent. Tant mieux. Il ne verra plus le dessin sur le mur. Il s'est assis au bord du lit, attentif aux bruits de la prison. Toujours ces maudits insectes. Puis il se recouche, replie un coin de l'oreiller sur sa tête. Dormir.

Il n'avait pas exploité n'avait tout de suite l'idée de Perec. Au contraire, il avait jugé prudent d'effacer les traces de la transaction en remboursant de sa poche l'argent que la banque avait perdu par sa faute. Il saurait bien le récupérer chez quelqu'un d'autre.

Les temps n'étaient pas mûrs. Les dispositifs de contrôle s'avéraient insuffisants. Il fallait peaufiner le système. Il s'y était appliqué pendant de longues années et n'avait sorti son atout qu'au plus fort de la crise, quand le Consortium lui-même avait été menacé de dislocation. Il n'avait pas jugé utile alors de mentionner qu'il n'en était pas l'inventeur. De toute façon, Perec était mort depuis belle lurette. Il n'avait pas fait de vieux os. Peu avant son décès, il avait encore décroché un prix littéraire important. Pour *La vie, mode d'emploi*… Un malin, ce type ! Il aurait été capable de lui réclamer des droits d'auteur sur sa manière de nouer sa cravate.

La direction s'était d'abord montrée réticente, mais il n'était plus temps d'atermoyer. On décida de tester le produit dans cinq pays, en axant sa promotion sur le bouche-à-oreille. Dans une série de petites villes de province, des femmes particulièrement bavardes avaient été engagées pour en vanter les mérites dans leur entourage. Elles devaient demander à chacun de garder l'information pour soi. Le succès avait dépassé toutes les espérances et très vite, l'opération avait été étendue à l'ensemble du continent, puis de la planète. Non seulement le Consortium était tiré d'affaire, mais il avait connu une expansion extraordinaire, dont, bien sûr, François avait profité. Il avait même eu l'idée de rééditer, à son compte mais sous un prête-nom, un vieux *Dictionnaire des mots rares et précieux.* Il s'en vendit en quelques mois des millions d'exemplaires. On vit dès lors affluer aux portes des agences une foule de gens modestes désireux de mettre en gage des mots qu'ils avaient recopiés maladroitement sur un bout de papier et qu'ils n'arrivaient même pas à déchiffrer : *chlamypodère, chloroleucite, égrisoir, grabelage, palindrome…*

Lui-même appréciait particulièrement le mot *fidéjusseur* : « celui qui s'engage pour autrui et garantit le paiement d'une dette. » L'adjectif *chirographair*e, qui se dit des dettes et créances contractées sous seing privé, éveillait en lui des pulsions érotiques. Cachez ce seing que je ne saurais voir, susurrait-il en secret. Et il faisait des rêves torrides, où se trémoussaient d'enflammantes *inqueresses* enfilant des harengs sur des brochettes pour les faire sécher.

Les pauvres s'étaient vite rendu compte qu'une nouvelle fois, ils étaient grugés : ces mots soi-disant rares et précieux ne valaient en réalité presque rien, puisque pratiquement personne n'en avait l'usage. Pourtant ce qui est rare est cher, n'avait-on cessé de leur répéter. Ils avaient le sentiment de s'être fait avoir, sans comprendre comment…

Avoir, précisément, qui était pourtant d'une banalité extrême, était un des termes les mieux cotés. Le Consortium avait engagé une armée de linguistes pour déterminer la valeur du vocabulaire dans chaque langue, en établissant des tables de pondération, selon l'âge, le sexe, la catégorie sociale, la profession et le niveau de scolarisation du locuteur. Les meilleurs laboratoires d'analyse statistique

avaient été réquisitionnés. Des milliards de documents écrits avaient été numérisés et indexés, ce qui allait se révéler extrêmement utiles pour les séditieux quand ils commenceraient à piller les entrepôts de textes.

On avait aussi ajouté des critères plus obscurs, destinés à favoriser l'élimination de certains éléments de langage tels que *révolte* ou *insurrection,* que le Directoire du Consortium jugeait superfétatoires. Dans un premier temps, les vocables de cette catégorie avaient été survalorisés, pour inciter la population à s'en défaire au plus vite. Mais la médaille avait eu son revers : les gens avaient commencé à les thésauriser, dans la crainte qu'une nouvelle crise survienne, où ces mots s'échangeraient au prix fort. Par la suite, on avait organisé des campagnes de dénigrement contre ceux qui les employaient, de manière à discréditer tout ce qui venait d'eux. Cette fois l'opération avait porté ses fruits et beaucoup de ceux qui avaient été traité de terroristes, d'extrémistes ou d'ennemis publics s'étaient discrètement débarrassé, pour presque rien, d'un lexique devenu encombrant.

Il était en principe interdit d'emprunter sur une seule lettre, car les risques encourus étaient trop considérables. Se priver d'une lettre, c'était en effet se passer de tous les mots qui la contenaient. Le Comité d'éthique chargé de veiller à la régularité des transactions lâchait parfois du lest pour les consonnes les moins employées, comme en français le K ou le W, mais les exceptions étaient rares. La règle était qu'on ne mît en gage que des mots entiers.

La spéculation euphorisait les marchés. On achetait, revendait, rachetait des créances dans des pochettes surprises. Des fortunes s'échangeaient en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Jamais le milieu financier n'avait connu une telle excitation.

Il y avait bien sûr quelques minimes inconvénients. Ainsi, les cases noires occupaient de plus en plus de place dans les grilles de mots croisés. Le Service de l'égalité des chances avait en effet recommandé à la presse de ne plus utiliser les mots les plus communément mis en gage, pour favoriser un accès équitable à l'information. La recommandation valait pour toutes les rubriques, y compris les nécrologies. Certains verbicrucistes s'en étaient émus ; ils y voyaient un danger pour l'intégrité de leur art. Au cours d'une assemblée générale extraordinaire de leur association, ils avaient protesté, menacé de faire… De faire… Le rapporteur de la séance s'était montré incapable d'écrire, en cinq lettres, « Cessation volontaire et collective du travail, décidée par les salariés dans un but revendicatif ». Faute de pouvoir déposer un préavis en bonne et due forme, ils s'étaient inclinés et avaient restreint leurs champs lexicaux, puis réduit la dimension des grilles elles-mêmes, qui ne dépassaient plus que rarement les six ou sept colonnes. Leur travail s'étant considérablement simplifié, ils passaient désormais de longs moments à se croiser les bras.

François Bottin, pendant ce temps, avait été appelé à la direction régionale, puis on lui avait réservé un bureau dans la capitale, et déjà l'on évoquait sa possible nomination au Siège central. Il avait hésité. Anabelle l'avait encouragé à saisir sa chance. L'avenir des enfants serait assuré.

Effectivement, il n'avait pas tardé à être promu responsable de la Division Contrôle, pour l'ensemble du continent. Le sommet de sa carrière. Le début du cauchemar.

4

− Savez-vous qu'on dénombre près de 600.000 astéroïdes dans notre système solaire ?

Cette femme n'arrêtait pas de le surprendre. Il l'avait invitée à prendre un verre au vingt-septième étage de l'hôtel Condottiere, dont la terrasse surplombait la ville. La nuit était d'une douceur propice aux abandons. Aimait-elle le champagne ? J'adore, avait-elle répondu en soupirant d'aise. Ils avaient bu, bavardé et ri comme des collégiens. Elle avait accepté qu'il butine sur ses lèvres un baiser. Mais à présent elle semblait ne plus s'intéresser qu'aux étoiles. Elle le rendait fou.

− Le premier a été découvert en 1901 par Giuseppe Piazzi, directeur de l'observatoire de Palerme. Il avait pointé son télescope sur la constellation du Taureau pour rédiger un catalogue stellaire, quand il a remarqué ce petit objet céleste qui, jour après jour, se déplaçait vers l'ouest. Il l'a baptisé du nom de Cérès, comme la divinité romaine qui fait sortir la sève de la terre. Elle était la déesse protectrice de la Sicile.

Son regard n'était pas tourné vers le ciel mais vers les épaisses fumées qui s'élevaient du quartier des affaires, vers où convergeaient les gyrophares des voitures de police. Les émeutes se prolongeaient depuis quatre jours déjà. Quelle merde !

− Au début, les astéroïdes ont reçu les noms de personnages de la mythologie grecque ou romaine, à l'instar des planètes et de leurs satellites. Puis on a utilisé toutes sortes de référence : des noms de personnages fictifs, d'artistes, de scientifiques, de villes. Il y a un astéroïde qui s'appelle Einstein, un autre Karl Marx, Elvis, Saint-Exupéry… L'astéroïde 2758 porte le nom de Cordelia, la plus jeune des filles du roi Lear.

− Vous êtes une vraie wikipédette, avait-il lancé, pour la taquiner.

Elle semblait ne pas l'avoir entendu. Son regard était perdu dans le lointain. On percevait à présent une odeur de pneus brulés. Les sirènes déchiraient la nuit. La jeune femme s'était retournée vers lui, avait appuyé la tête sur son épaule, avait commencé à se confier :

– Je n'ai pas toujours porté le nom de Barbara. Quand j'étais petite, je m'appelais Marjorie. Puis papa et maman n'ont plus pu m'appeler que Marjo. C'était fini le temps des « Ma jolie Marjorie, viens ici, ma chérie. » Un jour, j'ai entendu avec effroi ma mère m'appeler Barbara. Le A était la seule voyelle dont elle pouvait encore disposer. Mon père, lui, s'était enfermé dans le silence. J'ai compris qu'ils avaient accumulé les dettes pour pouvoir m'offrir ce qu'il y avait de meilleur. J'étais leur fille unique, l'espoir de leurs vieux jours, rien n'était assez bien pour moi. Ils étaient tellement coincés qu'ils avaient fini par se tourner vers le marché noir pour obtenir de quoi rembourser leurs créances les plus urgentes. On leur avait fait payer le prix fort. Ils avaient aliéné leurs voyelles l'une après l'autre, puis le reste. Ils se sont suicidés ensemble au lendemain de mes 18 ans. Sur le billet qu'ils m'ont laissé, ils avaient juste écrit A A A, avec un cœur entourant les trois voyelles.

Bottin s'était senti terriblement mal à l'aise. De la nausée. Du dégoût vis-à-vis de lui-même. Pour toute réponse, il l'avait serrée plus fort contre sa poitrine.

5

A la direction du Contrôle, il avait fait des merveilles. Il avait réuni autour de lui les informaticiens les plus brillants, des ingénieurs, des médecins, des linguistes, la crème des scientifiques et des techniciens, dont il s'était attaché les services par des salaires mirobolants. Le résultat avait été à la hauteur de l'investissement. C'est son équipe, en effet, qui avait mis au point le système Puce & Phone.

– Rien de plus simple, Messieurs : une puce greffée juste sous la peau du client, capable de capter tout ce qu'il dit, même à voix basse, et reprogrammable à l'infini de l'extérieur, à partir de n'importe quel PC d'agence. Si le client prononce un des mots qu'il a mis en gage, l'agence à laquelle il est connecté en est aussitôt avertie et peut prendre les mesures qui s'imposent. S'il a remboursé sa dette ou souhaite faire un nouvel emprunt, il lui suffit de faire reprogrammer sa puce...

Le Directoire s'était montré impressionné et l'avait encouragé à poursuivre ses recherches. « C'est une incomparable contribution au Système public », avait même ajouté le Président.

Les puces de la seconde génération avaient été dotées d'une nouvelle fonctionnalité qui permettait de réaliser de substantielles économies en personnel

de vigilance. En cas de non-paiement, la puce déclenchait un mécanisme d'acouphénisation progressive. Le mauvais payeur entendait d'abord par intermittence un léger sifflement. Ce n'était encore qu'un avertissement. Par la suite, le bruit s'amplifiait, gagnait les deux oreilles, jusqu'à devenir insupportable. Le client n'avait pas d'autre issue que de s'acquitter de sa dette.

Le Comité d'éthique s'était inquiété de ce traitement dégradant. « Cette éthique, c'est du toc », avait décrété le Directoire, en dégradant le Comité.

Tout à ses succès, Bottin n'avait plus beaucoup de temps à consacrer à sa famille. Le plus souvent, les enfants dormaient déjà quand il rentrait de son bureau. Anabelle ne faisait même plus semblant d'être heureuse de le revoir. Elle regardait en boucle des séries télévisées, les reprenant au début lorsque leur dernière saison s'achevait. Quand il tentait de s'approcher d'elle, elle se levait pour reprendre un verre. Puis elle avait pris l'habitude de sortir tous les soirs. Ils avaient décidé alors de placer les enfants dans un pensionnat, un des plus réputés d'Europe, ça valait mieux pour eux.

Il les aimait, bien sûr, mais ne voyait pas comment il aurait pu s'en occuper. Son équipe était en train de mettre au point un nouveau procédé participatif, qui permettrait aux gens de se contrôler eux-mêmes, via la télécommande de leur téléviseur. Il fallait procéder à une série d'essais pour valider le boîtier servant d'interface entre le téléviseur et un modem… Il ne pouvait pas courir deux lièvres à la fois. Encore un peu de patience. Il ne devait pas décevoir les attentes du Président, pas maintenant, si près du sommet.

Anabelle s'était mise à fréquenter les casinos. Il n'y avait pas prêté attention. Il se contentait de lui donner de l'argent quand elle lui en demandait. Pour le reste, il ne voulait rien savoir, rien entendre. Il avait d'autres chats à fouetter.

Quelque chose en effet ne fonctionnait plus correctement dans le système. La machine s'emballait. Les cessations de paiement étaient de plus en plus nombreuses. La police avait démantelé une secte érémitique dont les membres avaient pris pour devise : « Le silence est d'or ». Des cinéastes subversifs tournaient dans la clandestinité des films muets destinés à critiquer l'action du Consortium. Les plus audacieux s'en prenaient même au Président. Partout étaient organisées des minutes de silence ou bien des manifestations dont les calicots n'affichaient plus aucun slogan.

Au Directoire, tout le monde faisait semblant de rien. Il ne fallait pas troubler l'opinion. Ni inquiéter les investisseurs. Mais les temps étaient incertains.

Par-dessus le marché il y avait cette femme, à laquelle il ne cessait de penser. Il ne comprenait pas ce qu'elle lui voulait. Une énigme. La pièce isolée d'un puzzle perdu. Il était fou d'elle.

6

Sur la terrasse de l'hôtel Condottiere, ils étaient restés enlacés longtemps sans rien dire. Puis elle s'était écartée en lui demandant : « Savez-vous quel nom a reçu l'astéroïde 2817 ? » Il avait esquissé un sourire penaud, un haussement d'épaule :
- Pas la moindre idée…
- Perec, avait-elle enchaîné.
Elle avait lu la stupéfaction sur son visage, avait pourtant continué comme si de rien n'était.
- L'écrivain, vous connaissez ? » Il est mort en mars 1982 et l'astronome américain Edward L.G. Bowell lui a rendu hommage en baptisant de son nom un astéroïde qu'il a découvert en octobre de cette année-là. Il voulait saluer la mémoire de l'auteur disparu de *La disparition.*

Un cratère s'ouvrait sous ses pieds. Il vacillait. Il hésita une fraction de seconde, puis se lança :

- Il avait ouvert un compte dans mon agence, au tout début de ma carrière. Je l'appréciais beaucoup. J'ai senti tout de suite qu'il avait du talent, une belle âme, de la sensibilité. Je lui ai rendu de menus services, dans la mesure de mes moyens, pour l'encourager, le soutenir. J'ai toujours aimé les artistes. Nous étions devenus assez proches. Il passait parfois à l'heure de la fermeture, nous nous enfermions dans mon bureau pour discuter de littérature. Il m'a même lu des extraits de *La Disparition*, avant publication, un moment inoubliable. Il tenait beaucoup à connaître mon avis. J'ai été franc avec lui, je lui ai dit qu'il avait composé un chef d'œuvre mais que nous ne serions pas nombreux à l'apprécier à sa juste valeur.

Elle jetait sur lui des yeux éperdus d'admiration :

- Vous l'avez vraiment côtoyé ?

Les dés étaient jetés. Il ne pouvait plus reculer. Quand le vin est tiré, il faut le boire.

- Malheureusement nous nous sommes perdus de vue. Le succès lui venant, j'ai eu le sentiment qu'il me snobait. Moi-même, j'ai été promu à d'autres responsabilités, mais j'ai continué à suivre sa carrière de loin en me disant que s'il avait pu développer son œuvre, c'était un peu grâce à moi.

Elle s'est blottie tout contre lui, a murmuré : « Je savais que je pouvais vous faire confiance. » Elle s'est abandonnée, la tête sur son épaule. Son souffle régulier évoquait le ressac paisible des vagues. Jamais il n'avait éprouvé une telle plénitude. Barbara lui apprendrait à conjuguer le verbe aimer, au présent, au futur et jusqu'à l'infini des temps.

7

Il n'avait pas été facile de le faire accepter dans le Réseau Perec. Tout le monde connaissait la fonction de Bottin, sa place dans la hiérarchie du Consortium. C'était devenu un des hommes clefs du système. Quelqu'un dans sa position pouvait-il renoncer à ses privilèges pour mettre à bas une machine qui l'avait hissé si haut ? Même s'il avait changé, comme le proclamait Barbara, ne s'était-il pas rendu haïssable ? Pour son incomparable contribution aux méfaits du Consortium, ne méritait-il pas qu'on le tuât, qu'on l'occît, qu'on le trucidât, qu'on le pendît, qu'on le fusillât, qu'on l'égorgeât, qu'on l'empoisonnât, qu'on le passât par les armes, qu'on le poignardât, qu'on le lapidât, qu'on le zigouillât, qu'on le supprimât, qu'on l'assassinât, qu'on le bastonnât jusqu'à ce que mort s'ensuivît, qu'on l'abattît, l'allongeât, l'anéantît, qu'on lui cassât le cou et lui brûlât la cervelle, qu'on lui moulût les os, qu'on le descendît, qu'on le détruisît, qu'on l'estourbît, l'étouffât, l'étripât, l'exécutât, qu'on lui fît la peau, qu'on lui réglât son compte…

- Oui, réglons-lui son compte, avait décidé le Conseil de la Synonymie.

Heureusement Barbara avait réussi à se faire entendre :

- Mettons-le à l'épreuve, testons-le, vérifions sa sincérité, avait-elle imploré, quémandé, supplié. Après de longues discussions, délibérations, confrontations, le Conseil avait tranché : « Laissons-lui une chance de régler sa dette, d'acquitter ce qu'il doit à la société pour le mal qu'il a fait et les actions nocives qu'il a commises. »

Le Conseil de la Synonymie était une des instances les plus secrètes du Réseau. C'est lui qui détenait le Trésor des Mots retrouvés. Pour en faire revivre le plus grand nombre possible, ses membres avaient pris l'habitude de juxtaposer dans une même phrase des termes ou expressions ayant la même signification. Une pratique intéressante, mais qui parfois freinait dangereusement le processus décisionnel ou l'avancée du récit. Il devient donc nécessaire d'accélérer.

Avec l'aide de Barbara, poussé par l'amour qu'il lui vouait, Bottin franchit des obstacles réputés insurmontable. Parallèlement, il fut initié à l'histoire du Réseau. C'est ainsi qu'il apprit un jour pourquoi ses fondateurs avaient choisi ce nom de Perec.

- Quatre ans après *La disparition*, le romancier a publié *Les revenentes*, « quelque chose comme le retour de la lettre fantôme », ainsi que l'a souligné l'un de ses commentateurs. Un roman où toutes les voyelles ont été supprimées, sauf le E. Le contre-point parfait de l'expérience lipogrammatique précédente. Il y a un profond enseignement à retirer de cette démarche ; c'est le symbole même du pouvoir créateur de l'homme, de sa capacité à réinventer sans cesse son destin, en dépit des contraintes ou grâce à elle. Pour nous, Perec est un emblème de liberté, l'étendard de notre Reconquête…

Une des épreuves dont il s'acquitta avec succès fut la mémorisation d'un chapitre entier du roman en question. Il fut tenté par tel passage licencieux, qui l'amusait beaucoup :

« Tencrède de Sternbergen, l'est très ferré en fredènes perverses ; Edme de Bénévent décerne des fessées que les fesses en restent éqerlettes pendent des semènes ! Kenneth Peebles, expert en pets, vents et vesses délétères ; René Vernet est fervent des brenlettes ; Herbert Scheele préfère fréqemment les mecs et Celse Delessert les bêtes… »

Mais pour ne pas heurter la sensibilité de Barbara, il choisit un passage plus décent, le chapitre qui commençait de cette manière :

« Thérèse Merelbeke est née le sept septembre trente-sept, près de Tlemcem, de père belge et de mère vendéenne. Le père, René Merelbeke, est sergent-chef et, présentement, dépêché près de Leclercq, leqel, censément en tent qe Régent empêche le dey et le bey de perdre le sceptre qe des rebelles berbères prétendent reprendre. L'effet de cet externement est qe Thérèse est élevée chez ses Pépé et Mémé – Herbert Mererlbeke, frère de Serge, évèqe d'Exter, et Pernelle, née Bescherelle. Herbert est le berger de qelqe sept cents chèvres. Femmes et bébés végètent de ce cheptel et le bêlement des bêtes berce les rêves de Thérèse. »

Il se répétait à l'envi la dernière phrase, qui le charmait par sa touchante harmonie : « Le bêlement des bêtes berce les rêves de Thérèse. » Il y a plaqua quelques accords de guitare (il avait été scout en son adolescence), les fit entendre à Barbara, qui en fut émue. L'air mélancolique devint bientôt un chant de ralliement.

En quelques paragraphes à peine, Bottin avait gravi toutes les marches de la hiérarchie. Il était désormais l'un des leaders les plus respectés du Réseau.

Comme il connaissait mieux que personne les systèmes de contrôle mis au point pour le Consortium, il ne lui avait pas été trop malaisé d'imaginer les moyens de les déjouer sans que le Directoire s'en aperçût trop vite.

Sa double vie l'excitait. Il y puisait l'énergie d'une nouvelle jeunesse.

Quand on commença à l'interpeler, il fit d'abord mine de s'étonner. Non, il n'avait rien remarqué d'anormal. Mais bientôt, il ne put plus nier l'évidence. Les mauvais payeurs étaient de plus en plus nombreux et semblaient se volatiliser dans la nature. Aucun système de géolocalisation ne fonctionnait plus avec eux. Des familles entières étaient concernées. Une crise sans équivalant se profilait. Il s'engagea à redoubler d'effort pour trouver la source de cet inquiétant phénomène.

Il sentit bientôt que les membres du Directoire se faisaient soupçonneux, malgré les marques de cordialité dont ils continuaient à le gratifier ostensiblement. L'attitude de ses collaborateurs aussi avait changé. Certains avaient demandé leur mutation ; d'autres se montraient plus froids à son égard. En revanche, il semblait rencontrer chez quelques-uns des signes de connivence inédits. Mais il devait se montrer prudent. L'étau se resserrait. Il lui fallait gagner du temps ; la Libération n'était plus à présent qu'une question de semaines.

Les personnes qui se délivraient de leur endettement étaient immédiatement prises en charge par le Réseau. Comme, en général, leur langage s'était fortement appauvri, elles devaient d'abord suivre un stage de réappropriation du vocabulaire. Il leur fallait au minimum réussir à nommer les sources de leur aliénation avant d'être autorisées à rejoindre le maquis. Aux quatre coins du continent, des armées de Résistants se préparaient.

Puis l'inéluctable se produisit. Un soir où Bottin se préparait à rejoindre Barbara, on frappa à la porte de son bureau. C'étaient deux hommes de la Sécurité. Venus pour l'arrêter. Ils le conduisirent immédiatement chez un juge d'instruction, qui se contenta de vérifier son identité, lui posant quelques vagues questions. Bottin savait que son sort était scellé. En moins d'une semaine, il fut jugé et condamné à 101 ans d'incarcération.

8

Bottin se réveilla avec un mal de crâne épouvantable. Qu'est-ce qu'il fichait là ? Il lui fallut un peu de temps pour reconnaître le type qui partageait la pièce avec lui. Sa barbiche en pointe, la verrue qui attirait irrésistiblement l'attention sur le bout de son nez. Ce fichu baratineur.

Quand il croisa son regard, l'autre s'approcha aussitôt, l'œil malicieux :

- Comment vous sentez-vous ? Nous avons pris une fameuse biture ensemble hier soir. J'ai pu parler au commissaire déjà. Les flics nous ont embarqués pour ivresse sur la voie publique, tapage nocturne, insultes à agents et outrage aux bonnes mœurs. Paraît que vous leur avez montré votre derrière en les traitant de tous les

noms et que j'ai surenchéri. Le commissaire m'a dit qu'on nous relâcherait cet après-midi. Qu'on s'en sortirait sans doute avec une amende.

Bottin essaya de se souvenir. Au Bar de l'Enclume. Il avait croisé ce type. Ils avaient sympathisé. Bu et bavardé. Puis ils avaient changé de crèmerie, pour un dernier verre. Puis… Aïe la tête !

- Au fait, vous m'avez dit que vous étiez banquier, n'est-ce pas ? J'ai une idée à vous proposer…

8 bis
Qui propose une autre fin

Bottin se réveilla avec un épouvantable mal de crâne. Cette femme le rendait fou. Se pouvait-il qu'il ait été trahi ?

Est-ce que les camarades allaient bientôt déclencher l'insurrection ? Chez le juge d'instruction, il avait entendu dire qu'en même temps que lui, on avait arrêté une centaine de responsables du Réseau. De l'intox, sûrement. Mais si c'était vrai ? Le Consortium contrôlait tous les rouages de l'Etat. Il mettrait tout en œuvre pour conserver son pouvoir. Mais la population n'en voulait plus. N'en pouvait plus. Elle était prête à prendre les armes. Aïe, la tête !

Des bruits soudain dans le couloir de la prison. Des cris. Une fusillade, brève. Puis le silence. Enfin, un chant qui s'élève : « Le bêlement des bêtes berce les rêves de Thérèse.

*

* *

*